ontient, je le referme, je le remets à sa place et le tour est joué. Et si quelque temps après elle meurt... A la bonne heure, ce sera pour le marquis une véritable surprise. Un coffret de cuivre dont le couvercle est soudé, et rien dedans !

Un petit rire nerveux éclata entre ses lèvres.

— Mais quelle singulière idée elle a, continua-t-il, de vouloir faire connaître au marquis après sa mort, ce qu'elle ne veut ou plutôt n'ose pas lui dire de son vivant ! Je comprends ; c'est moi, c'est toujours moi qu'elle poursuit de sa colère. Ah ! qu'elle prenne garde, qu'elle prenne garde !

Il resta un moment silencieux.

— Oui, reprit-il sourdement, il faut que je m'empare de ce que contient le coffret et que je l'anéantisse, le marquis ne sait rien, il ne doit rien savoir. Ah ! elle veut me perdre, eh bien, je me défendrai !

Il promena autour de lui un regard plein de lueurs fauves.

— Vous ne me connaissez pas encore, madame ma sœur, poursuivait-il ; vous ne savez quels peuvent être les effets de la colère, de la rage que vous avez allumée en moi et qui finira par éclater comme un coup de tonnerre... Tu te trompes, marquise de Coulange, je suis encore debout !

Il bondit sur ses jambes, se dressa de toute sa hauteur, et un éclair sombre jaillit de ses yeux.

— Elle me méprise, elle me hait, reprit-il d'une voix rauque, saccadée, soit ; mais à sa haine répondra ma haine et la lutte sera terrible, inexorable. Non, non, je ne suis pas vaincu ! C'est par elle que le lien de la famille a été brisé le jour où elle m'a chassé comme un laquais !

— Ah ! ah ! ah ! continua-t-il avec un rire de démon, elle a le droit d'être satisfaite ; ce qu'elle a voulu que je sois, je le suis, je le suis. Mes créanciers me poursuivent, je n'ai plus d'argent, je n'ai plus de crédit. Oui, je suis à bout, à bout ! Ils ont cru faire beaucoup pour moi en me jetant deux cent mille francs comme une aumône ou comme un os qu'on donne à ronger à un chien ! Deux cent mille francs quand ils ont des millions ! J'ai beau me tourner à droite ou à gauche, regarder en avant ou en arrière, je ne vois rien ; si, je vois le gouffre sous mes pieds, qui se creuse, se creuse sans cesse. Pour lui échapper, je me heurte à toutes les difficultés qui m'étreignent. Oh ! je sortirai de cette terrible situation ; à tout prix, il le faut !

Et froidement, sans pitié, oubliant ce qu'elle me devait : son mariage, sa richesse, c'est ma sœur qui m'a plongé dans cette vie infernale... Et j'aurais, moi, de la pitié pour elle ! Allons donc, jamais !

Comme on le voit Sosthène de Perny se montrait peu reconnaissant envers son beau frère. Mais chez certains individus, la reconnaissance est un sentiment inconnu. Sosthène considérait le don que le généreux marquis lui avait fait comme une aumône ou un os qu'on lui avait jeté à ronger. Il est probable qu'il ne pensait pas ainsi le jour où M. de Coulange lui avait mis dans la main cette somme avec laquelle, s'il l'eût voulu, il aurait pu se créer une position indépendante.

Nous avons dit que cette somme de deux cent mille francs avait été donnée à Sosthène sur le conseil de la marquise, au lieu d'une rente annuelle de dix mille francs que son mari voulait lui servir.

Pourquoi madame de Coulange n'avait-elle pas été du même avis que son mari ?

Avait-elle agi sous l'empire d'une pensée secrète, ou bien avait-elle réellement l'intention de fournir à son frère cette force première, si nécessaire à tout homme qui veut employer utilement son savoir et son activité : un capital ? Nous ne saurions le dire. Mais si elle avait eu l'idée que son frère ne ferait pas un emploi convenable du don du marquis, elle ne s'était point trompée.

Avec sa petite fortune, Sosthène pouvait faire quelque chose, il pouvait même faire beaucoup ; car il est toujours plus facile, quand on le veut, de tirer un excellent produit du capital. Mais il ne fit rien ; il ne chercha même pas à s'occuper. En cela, il n'eut pas honte de tromper le marquis avec lequel il tenait à conserver de bons rapports.

Il ne vit qu'une chose : la satisfaction à donner à ses passions, le moyen de se procurer des jouissances.

Il se lança de nouveau et avec fureur comme pris de vertige, à la recherche des plaisirs dont il était insatiable. On aurait dit qu'il voulait s'étourdir, oublier, dans l'ivresse de l'orgie, son crime et la malédiction dont sa sœur l'avait frappé.

Il avait toujours eu les deux pieds dans la fange, il s'y enfonça jusqu'au cou.

En moins de trois ans, la somme qu'il avait reçue du marquis était tombée dans le gouffre où il avait déjà jeté follement sa fortune, la fortune de sa mère et la dot de sa sœur.

Sa ruine ne le dégrisa point. D'ailleurs, pour continuer à vivre de sa déplorable vie, il avait sa mère, toujours trop faible pour lui, et le marquis de Coulange, par lequel il se fit donner, sous divers prétextes, plusieurs sommes assez importantes.

Mais un jour le marquis eut connaissance de la vie étrange que menait son beau-frère, de ses folies, que son âge rendait inexécables, et, à partir de ce moment, il lui ferma impitoyablement sa bourse.

Sosthène cessa de voir le marquis, et supposant à tort que sa sœur n'était pas étrangère à la nouvelle attitude de M. de Coulange, il eut contre elle un autre grief.

Pour lui, madame de Perny se privait même des choses les plus nécessaires. Mais l'argent qu'elle lui donnait ne faisait que passer dans ses mains. Les premières fois qu'il lui avait dit d'un ton impérieux : "Je n'ai plus d'argent, il m'en faut, donne-moi celui que tu as," elle avait essayé, en lui rappelant le passé, de le gronder, de lui faire de sages remontrances ; mais, d'un regard dur et tranchant comme une lame il lui avait imposé silence. La malheureuse en était arrivée à ne plus oser lui parler et à trembler devant lui comme un enfant qu'on menace d'une verge.

Du reste l'effroi qu'il lui inspirait était justifié. Un soir qu'elle refusait de lui donner les derniers mille francs dont elle avait besoin pour attendre le trimestre de sa pension, le misérable avait osé la frapper. Il est vrai que, ce soir-là, ivre d'absinthe, il pouvait ne pas avoir conscience de ses actes.

Déjà, les étourdissements du plaisir ne lui suffisaient plus, il lui fallait les excitations de l'ivresse produite par l'abus des liqueurs fortes. Il rentrait souvent, au milieu de la nuit, dans un état d'ivresse complet, les jambes chancelantes, titubant, la langue épaisse, les yeux hébétés, bredouillant des paroles obscènes, dernier écho de la fin d'une orgie sans nom. Plus d'une fois sa mère avait été obligée de se lever pour l'aider à se déshabiller et à se mettre au lit.

Si madame de Perny ne se repentait pas encore d'avoir trop aimé son fils, elle commençait à avoir le pressentiment de la punition qui lui était réservée.

Pour conserver la triste réputation qu'il s'était faite, pour continuer à faire bonne figure dans le monde singulier qu'il fréquentait, Sosthène fut obligé d'avoir recours à toutes sortes d'expédients.

D'abord, en faisant sonner fort le nom du marquis de Coulange, son beau-frère, plus de dix fois millionnaire, il rencontra des prêteurs d'argent qui lui ouvrirent leur caisse sans se faire trop longtemps prier. Mais quand ceux-ci trouvèrent qu'ils avaient suffisamment prêté, les caisses restèrent fermées.

Sosthène était criblé de dettes et il n'avait plus de crédit. Que faire ?

Il connaissait une femme qui tenait une maison de jeu, un tripot, rue de Provence. Il devint l'associé de cette femme : joueur effréné, il se trouvait là dans son milieu. Il avait perdu au jeu des sommes considérables. Il résolut de reprendre au jeu ce que le jeu lui avait enlevé. Il n'était pas homme à avoir des scrupules. Autrefois il était naïf, maintenant il avait de l'expérience. Il savait ce que c'est qu'une carte bisautée, il avait appris à faire sauter la coupe et il connaissait plusieurs autres subtilités à l'usage de certains joueurs qui ne perdent jamais.

Il joua et il gagna, il gagna souvent, presque toujours.

Sosthène de Perny, l'indigne frère de la marquise de Coulange, devint un grec émérite.

Mais on ne trouve pas tous les jours à dépouiller des fils de famille et de riches étrangers. Malgré la science qu'il avait acquise, le jeu était loin de procurer à Sosthène des ressources suffisantes. Il n'avait pas même la satisfaction de pouvoir se dire qu'il s'était jeté dans ce bourbier pour se retirer d'un autre.

Ayant un jour les poches pleines d'or, mais le plus souvent vides, traqué par ses créanciers, ne pouvant presque plus compter sur sa mère, qui s'était aussi endettée pour lui, repoussé par le marquis de Coulange, obligé de vivre d'expédients, de voler au jeu, voilà où en était Sosthène de Perny.

Ce n'était donc pas sans raison qu'il s'était écrié : "Je suis à bout, à bout !"

III

Après la vision étrange que Gabrielle avait eue dans son sommeil somnambulique, Morlot s'était dit :

— Il faut que je connaisse le secret de la marquise de Coulange. Assurément, il y avait autre chose en lui qu'une curiosité vulgaire et indiscreète.

En disant que la marquise avait un secret qu'elle tenait caché au plus profond de son cœur, Gabrielle avait parlé d'un maillot d'enfant.

Un maillot d'enfant ! Ces mots avaient frappé l'oreille de Morlot comme le son retentissant d'une cloche.

Un soupçon avait rapidement traversé son esprit, et cette pensée, que l'enfant qui portait le nom d'Eugène de Coulange pouvait être le fils de Gabrielle, s'était incrustée dans son cerveau. Ce n'était qu'un soupçon, un doute ; mais après des recherches vaines, ce n'était pas beaucoup ?